

JEAN PAULHAN

CHOIX DE LETTRES

PAR DOMINIQUE AURY
ET JEAN-CLAUDE ZYLBERSTEIN
REVU ET ANNOTÉ
PAR BERNARD LEULLIOT

I

1917-1936

La littérature est une fête

nrf

GALLIMARD

Les lettres ne sont pas le seul lieu de la recherche qui nous importe. Mais peut-être ont-elles l'avantage d'être le seul lieu où cette recherche puisse être exprimée.

Jean Paulhan à
André Rolland de Renéville
27 décembre 1931.

INTRODUCTION

Lorsque Jean Paulhan s'éteignit en octobre 1968, il ne laissait que quelques rares inédits, qui presque tous, sauf des ébauches de jeunesse, ont été aujourd'hui publiés. En revanche restait intact et neuf un domaine immense, celui de la correspondance. La bibliothèque Doucet, la Bibliothèque Nationale, les Archives Paulhan constituées par Jacqueline F. Paulhan, possèdent des milliers de lettres dont les destinataires ou leurs héritiers se sont généreusement dessaisés, ou dont ils ont communiqué des photocopies. À ne consulter que le Carnet d'adresse de Jean Paulhan, et les lettres reçues par lui, que possèdent également les Archives Paulhan, il est clair que doit exister encore une quantité importante de lettres qui pourront sans doute être un jour retrouvées. Ces lettres, dans leur ensemble, échangées avec tout ce qui a compté dans la littérature entre la première guerre et 1968, illustrent et accompagnent un demi-siècle de la vie littéraire en France.

Mis à part un ensemble d'une cinquantaine de pages dans le numéro d'hommage de *La Nouvelle Revue Française* de mai 1969, et à plusieurs reprises quelques autres dizaines de pages (dans des numéros de juin 1978, juillet 1979, octobre novembre et décembre 1983 – cette fois-là échange de lettres avec Brice Parain), la première édition critique proprement dite des lettres de Jean Paulhan est à ce jour, celle de Jeannine Kohn-Étiemble chez Klincksieck en 1975 : *225 lettres inédites de Jean Paulhan* adressées à Étiemble, et qui est un modèle du genre. Depuis, les Éditions Calligrammes de Quimper ont fait paraître la *Correspondance Jean Paulhan-Georges Perros* qui va de 1953 à 1957,

puis une *Correspondance Jean Paulhan-Jean Grenier* dont le texte est établi par Roger Judrin. Dans le même ordre, est prête à paraître chez Gallimard l'édition critique par Jean-Philippe Segonds de la *Correspondance Jean Paulhan-Valery Larbaud*. Sont également en préparation d'une part l'édition critique, par Claire Boaretto, de la *Correspondance Jean Paulhan-Francis Ponge*, d'autre part celles d'Ungaretti, Guéhenno, Bousquet avec Jean Paulhan. Enfin les *Cahiers Jean Paulhan* ont publié par les soins de Jacqueline F. Paulhan et de la Société des Lecteurs, dans le n° 1 la *Correspondance Jean Paulhan-Guillaume de Tarde* (Jean Paulhan était lié avec Guillaume de Tarde depuis l'enfance), et dans le n° 2 des lettres adressées par Jean Paulhan à sa famille pendant son séjour à Madagascar. Par ailleurs, en marge du plus évident, mais du plus ambitieux projet : la publication intégrale et critique des lettres envoyées et reçues au cours de sa vie par Jean Paulhan (projet dont la réalisation, comme on voit, est ébauchée) il avait paru possible de concevoir un autre projet, plus limité. Ç'aurait été, parmi les lettres écrites par Jean Paulhan (sans utiliser les réponses), en commençant à la toute première, pour aboutir à la toute dernière, de mettre à part, pour chaque année, les lettres qui paraîtraient les plus caractéristiques, les plus significatives, les plus importantes, et de les publier dans l'ordre sans autre appareil critique que le minimum de notes indispensables à la compréhension du texte. Ce projet mené à terme dans un premier temps, au niveau du manuscrit, il apparut que les lettres ainsi récoltées constituaient la matière de cinq ou six gros volumes.

Faute de pouvoir envisager une publication aussi considérable, mais qui n'était ni complète ni vraiment critique, et risquait de donner l'impression d'une *Correspondance Générale*, qu'elle n'était pas, il a fallu renoncer à plus de la moitié du texte primitivement retenu. Le but de l'entreprise était seulement d'offrir au lecteur, sans l'écraser sous une masse d'imprimé, une lecture privilégiée, qui lui permettrait de saisir, au fil des années et des événements, ce que fut la patience d'une longue vie, le rayonnement d'une vocation, le tourment et l'enchantement d'une recherche. Comment y parvenir, sans équivoque, en trois volumes plutôt qu'en cinq ? À force de lire et relire et lire encore des textes dix fois lus, d'hésiter, d'écarter, de reprendre et de regrouper, il s'est dégagé, pour ainsi dire spontanément, un singulier

schéma. On pouvait se restreindre dans le temps d'abord, dans les thèmes ensuite, car tout se passait comme si les imbrications de la vocation, de la vie privée et publique, et de la recherche spirituelle s'organisaient d'elles-mêmes dans leurs grandes lignes comme il est dit que se partagent chez les sages de l'Inde les années de leur existence : en périodes où l'un ou l'autre des thèmes est dominant. Ainsi de 1917 à 1936 la littérature – et ce sont les grandes années de *La Nouvelle Revue Française*. Ainsi de 1937 à 1947 ce qu'il faut bien appeler une activité publique même lorsqu'elle fut clandestine. Et de 1948 à 1968, avec la composition de la suite et de la conclusion des *Fleurs de Tarbes*, une concentration farouche sur l'énigme du langage, secret poursuivi depuis l'âge de dix-neuf ans. Et sans doute ni l'activité de directeur de revue ni les difficultés du combat politique n'ont jamais occulté la recherche spirituelle. Pourtant c'est un fait que chaque période se définit naturellement par son accent propre, ou plutôt majeur. Chacune offre la matière d'un volume. Chacune offre même un titre, qui existait déjà dans l'œuvre, dans les lettres ou dans le souvenir des propos familiers : pour 1917-1936 *La littérature est une fête*. Pour 1937-1947 *Traité des jours sombres*. Pour 1948-1968 *Le Clair et l'Obscur*. Ces trois volumes proposent finalement de l'auteur trois portraits différents et semblables, d'autant plus fidèles qu'il ne savait pas qu'il les traçait, d'autant plus vivants qu'ils sont vus de biais dans un miroir, comme il est de règle pour les portraits de l'auteur par lui-même – mais ici c'est le lecteur qui tient le miroir, et fait bouger l'image.

DOMINIQUE AURY

Le premier volume, que voici, a été resserré et annoté par les soins de Bernard Leuilliot. Il comporte, outre les notes, un bref sommaire chronologique et un index des noms cités.

CHOIX DE LETTRES

I

1917-1936



1917

1. - À FÉLIX FÉNEON

Le 15 décembre 1917.

Monsieur,

Je devais depuis longtemps vous remercier de la bienveillance avec laquelle vous voulûtes un jour me montrer un merveilleux ancien Bonnard, qui représentait des soldats en pantalon rouge ¹ *, et vous étonner qu'un zouave s'intéressât aux choses de la peinture. Je profite du livre, que vous recevrez avec cette lettre ² (j'aurais bien voulu le présenter à la *Revue Blanche*). Je tiendrais trop, par ailleurs, à votre jugement, et j'estime trop votre esprit et votre œuvre, pour ne point profiter de l'occasion, qui m'est ainsi donnée, de me dire vôtre.

JEAN PAULHAN

*Interprète au group' malgache.
Caserne Reffye. Tarbes.*

* Les notes sont regroupées en fin de volume, page 431.

1918

2. - À LOUIS DE GONZAGUE-FRICK

(30-1-1918)

Mon cher ami,

D'Hervy Saint-Denis, qui était professeur de chinois au Collège de France, était parvenu à avoir chaque nuit deux cent cinquante à trois cents rêves qu'il dirigeait tous du début à la fin, à l'exception, disait-il, de deux ou trois. Son livre s'appelle *Les rêves et l'art de les diriger* et a paru sans nom d'auteur et sous une couverture illustrée d'images assez vulgaires¹. Je l'ai eu un jour entre les mains et l'ai laissé échapper, faute d'avoir quatre francs. Si les rêves vous intéressent, je crois qu'il vous paraîtra le plus intelligent ouvrage qui ait été écrit sur la question — Mais le peut-on encore trouver ?

Un de mes amis² m'écrit, de Chang-Haï, habiter au centre d'« une brousse de lys orangés et de roses sauvages si dense que, tout guêtré que je suis, je n'y avance pas sans peine ». Je me sens ici bêtement loin de Chang-Haï, de Paris, de vous. N'avez-vous pas, depuis la guerre, la sensation d'un extrême raccourcissement du monde, comme si on l'avait pressé par les deux bouts ?

J'ai envoyé *Le Guerrier appliqué* à Waldemar George, et merci de tout ce soin. J'aurais aimé que *Le Pays*, que lisent plusieurs de mes amis en dît quelques mots, annonçât au moins qu'il était paru. Est-ce difficile à obtenir ? J'avais envoyé ce livre à Guillot de Saix et à Ernest-Charles.

Mais pardonnez-moi de vous importuner encore, et sachez combien je suis vôtre.

JEAN PAULHAN

Je voudrais que vous connaissiez les dessins et les images de l'un de mes amis, Albert Uriet³, qui m'est un frère mieux encore

qu'un ami – et savoir votre jugement. Puis-je lui demander de passer, un jour, au Blocus?

3. - À LOUIS DE GONZAGUE-FRICK

Ce 29 mars [1918]

Mon cher ami,

*Le Bélier de mars*¹ m'a accompagné pendant tous ces derniers jours de maladie : je savais déjà Pâques fleuries et les « six jours », sans une faute, le soir que j'ai eu à Tarbes une rechute légère. Et hier, comme j'étais encore couché, de la fatigue du voyage, j'ai pu me réciter l'« insomnie » et le « dimanche pascal » et l'« incompétence » plus fraîche et douce que la rivière où vous étiez lavandier. Ainsi ne me suis-je point séparé de vous, dans ce Villefranche même qui est sans doute un village sarrazin, où les rues sont étroites et obscures, et les maisons et leurs balcons et les volets peints du même bleu que les barques.

Vous m'avez donné bien des raisons nouvelles de vous aimer. Cette étrange naïveté et – je ne sais comment dire –, ce côté direct, cet « immédiat » des sentiments et des passions, c'est aussi bien la part de vous que je connaissais le moins. Il n'est pas habituel que la science laisse à côté d'elle une telle spontanéité : Ronsard et peut-être aujourd'hui Anatole France usent d'une sorte d'alphabet intellectuel des sentiments, chacun de ces sentiments a pour eux son sens littéraire (et, pourquoi pas, au sens malveillant où l'on prend parfois le mot, de « littérature ») établi. Au lieu qu'il semble que votre savoir bien plutôt vous désarme.

Ce 30 mars. Je dois prendre deux jours, vous le voyez, pour vous écrire. Je vous parlerai encore longtemps du Bélier : c'est une œuvre que je place au rang des plus belles – mais je suis, ce soir, fatigué; (mon cœur est irrégulier, depuis ma blessure et menace souvent de provoquer une rechute).

J'aime franchement et sans réserve les *Élégies* d'Allard. J'en parlerai dans la *Vie*. Son « Baudelaire », qui est fin et intelligent, me paraît, où il est question des Nord-Sudistes, discutable². Une

locution populaire, plus elle est grammaticalement absurde et plus elle marque, *puisqu'on la comprend tout de même*, un triomphe de la syntaxe. Il n'est pas de syntaxe plus rigoureuse, plus sûre que la syntaxe sous-entendue. Ne pourrait-on démontrer la chose de tel poème de Reverdy – Je pense que si.

Adieu. Je vous prends les mains.

JEAN PAULHAN

Je suis au regret d'avoir perdu l'adresse de F. Demeure, qui m'a demandé le G. A. ³. Voudriez-vous me la donner, je vous prie? Aussi, puis-je envoyer le livre de votre part à G. Pioch, comme vous me l'aviez offert? et à V.-E. Michelet, à Marcel Berger, à Palante, à Ch. H. Hirsch ⁴ – et auriez-vous leurs adresses? – et celle aussi de G. Belot, à qui je voudrais demander *Le Bonheur d'aimer* en échange du G. A. Merci, pardonnez-moi de vous demander tant de choses.

Adj', en convalescence

Hôtel de la Réserve.

Villefranche-sur-Mer (Alpes-maritimes ⁵).

4. - À PIERRE ALBERT-BIROT

Ce 31 mai [1918]

Cher Monsieur, si j'avais eu la joie de posséder une idée qui pût servir à *SIC* ¹ je n'aurais pas manqué de vous l'envoyer aussitôt, recommandée. Mais je voulais dire seulement ceci que cet amour du nouveau (ou plus précisément cette joie d'amour-propre d'être *au courant* du nouveau) qui eût obligé aussitôt quelques milliers de bourgeois, je suppose, allemands ou polonais ou russes à s'abonner à *SIC*, il était surprenant qu'il restât chez nous sans effet. (Et peut-être lui manque-t-il seulement, pour se fortifier, une idée simple, un lieu commun – mais lequel?) Voilà ce que je voulais dire et que j'ai mal dit.

Si vous me permettez sur ce point une hypothèse, je crois que l'on a eu tort de nous persuader que la pensée était la chose la

plus aisée du monde, et en quelque manière une façon d'être constante. Depuis que l'on répète aux Français qu'ils sont un peuple par excellence intellectuel ils ont fini par le croire, et s'imaginent réfléchir lorsqu'ils lisent un journal ou un roman de Paul Bourget. Cette illusion entraîne, avec d'autres conséquences lamentables, que tout écrit qui les oblige à réfléchir *réellement* les déroute – puisque l'on peut ailleurs réfléchir à si peu de frais. Laissez les Français redevenir de bons commerçants, des industriels, des pères de familles nombreuses, et ils auront sur la question des idées plus saines; et ne partant pas de cette idée à priori qu'ils réfléchissent sans s'arrêter, ils remarquent très naturellement qu'ils ne réfléchissent pas en lisant *Le Matin* et qu'ils réfléchissent – enfin qu'il y a quelque chose dans leur tête comme une préoccupation intellectuelle – lorsqu'ils lisent *SIC*. Tout ceci arrivera sans doute bien plus tôt que nous ne le supposons.

En attendant, les nouvelles sont mauvaises. Et j'espère bien vivement que vous, ni *SIC* ni les vôtres n'avez eu à souffrir du bombardement.

Merci de votre lettre – et sachez-moi très à vous

JEAN PAULHAN

5. - À PIERRE ALBERT-BIROT

Reffye-Tarbes, ce 3 août. [1918]

Cher Monsieur,

Je vais tâcher de vous écrire plus longuement. Mais bravo pour le Dernier *Sic* !! C'est à nous à vous écrire, qui recevons vos lettres chaque mois – lecteurs. Et quelle lettre, avec les trois échelons jusqu'à la parfaite connaissance. Pour l'instant c'est l'échelon *Grabinoulor* qui me tient le plus au cœur. Vous voyez assez naturellement les choses comme l'on admet que les poètes les ont vues de tout temps; mais ils n'ont pas souvent osé le dire. Dire que les anciens croyaient à l'existence des Dryades, et que depuis Berkeley nous ne sommes pas tout à fait sûrs de

celle des tables ! Il me souvient que vous avez parlé avec quelque vague sympathie d'un bouquin de Daugennes sur la « volonté »². Mais un *Grabinoulor* donne plus d'énergie que six manuels, fusent-ils japonais. Sachez ma très énergique sympathie, et que je suis vôtre.

JEAN PAULHAN

6. - À ANDRÉ GIDE

Tarbes, ce 8 août [1918]

Monsieur,

Il me semble tragique que cette lettre de vous¹ ait mis plus de cinq mois à me joindre – je l'ai reçue tout à l'heure.

J'écris une thèse *Sémantique du proverbe*, pour deux professeurs de la Sorbonne² à qui je tiens et dont je ne puis aimer les idées – et *réellement* pour vous, depuis huit ans.

J'ai recueilli des poésies malgaches : ce sont des poésies de force, d'influence plutôt que de sens, et qui servaient aux Merinas des plateaux à dénouer les disputes. Leur charpente est faite de proverbes ; je ne suis pas satisfait d'une première traduction, parue il y a six ans³. J'en veux écrire une nouvelle, la confiance que vous la lirez me servira. Je vous demande de ne voir ici ni compliment ni planitude. De vrai, la chose est trop grave : je ne place une confiance absolue que dans votre pensée, et celle aussi de Monsieur Paul Valéry, que je connais depuis peu de jours.

J'ai tenté encore ce *Pont traversé*⁴, que je vous enverrai demain. J'ai trente-trois ans. Ce rajeunissement de Jacques Maast⁵ sans doute tenait à ce qu'il est une sorte de maladresse de la pensée qui ne paraît convenable qu'avant vingt ans.

J'ai été prospecteur, professeur à l'École des Langues Orientales, rédacteur de Ministère⁶ – j'oubliais zouave, blessé, automobiliste. Depuis ces quatre ans que les hommes se tourmentent avec tant de recherche, et que le monde entier est Alissa⁷.

Je vous réponds, je vous demande pardon de parler de moi ;

JEAN PAULHAN

Choix de lettres

I

1917-1936

La littérature est une fête

Lorsque Jean Paulhan disparut, en 1968, il laissait un domaine immense, celui de sa correspondance : des milliers de lettres. A force de les lire et de les relire, il a paru possible d'en dégager trois massifs. Trois grandes périodes.

Ainsi de 1917 à 1936 la littérature — et ce sont les grandes années de *La Nouvelle Revue Française*. Ainsi de 1937 à 1947 ce qu'il faut bien appeler une activité publique même lorsqu'elle fut clandestine. Et de 1948 à 1968, avec la composition de la suite et de la conclusion des *Fleurs de Tarbes*, une concentration farouche sur l'énigme du langage, secret poursuivi depuis l'âge de dix-neuf ans. Et sans doute ni l'activité de directeur de revue ni les difficultés du combat politique n'ont jamais occulté la recherche spirituelle. Pourtant c'est un fait que chaque période se définit naturellement par son accent propre, ou plutôt majeur. Chacune offre la matière d'un volume. Chacune offre même un titre, qui existait déjà dans l'œuvre, dans les lettres ou dans le souvenir des propos familiers : pour 1917-1936 *La littérature est une fête*. Pour 1937-1947 *Traité des jours sombres*. Pour 1948-1968 *Le Clair et l'Obscur*. Ces trois volumes proposent finalement de l'auteur trois portraits différents et semblables, d'autant plus fidèles qu'il ne savait pas qu'il les traçait, d'autant plus vivants qu'ils sont vus de biais dans un miroir, comme il est de règle pour les portraits de l'auteur par lui-même — mais ici c'est le lecteur qui tient le miroir, et fait bouger l'image.



9 782070 706143



86-II A 70614 ISBN 2-07-070614-1

150 FF tc